



Marcia Kupfer. - The Art of Healing. Painting for the Sick and the Sinner in a Medieval Town. University Park, Pennsylvania Stat Univ. Press, 2003

Eric Palazzo

► **To cite this version:**

Eric Palazzo. Marcia Kupfer. - The Art of Healing. Painting for the Sick and the Sinner in a Medieval Town. University Park, Pennsylvania Stat Univ. Press, 2003. Cahiers de civilisation médiévale, 2005, pp.289-290. halshs-01337955

HAL Id: halshs-01337955

<https://shs.hal.science/halshs-01337955>

Submitted on 28 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marcia Kupfer. — *The Art of Healing. Painting for the Sick and the Sinner in a Medieval Town*. University Park, Pennsylvania Stat Univ. Press, 2003.

Éric Palazzo

Citer ce document / Cite this document :

Palazzo Éric. Marcia Kupfer. — *The Art of Healing. Painting for the Sick and the Sinner in a Medieval Town*. University Park, Pennsylvania Stat Univ. Press, 2003.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 48e année (n°191), Juillet-septembre 2005. La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives. pp. 289-290;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2005_num_48_191_2915_t1_0289_0000_1

Document généré le 01/06/2016

Marcia KUPFER. – *The Art of Healing. Painting for the Sick and the Sinner in a Medieval Town*. University Park, Pennsylvania State University Press, 2003. XVII-202 pp., 117 h.-t., carte.

Après avoir livré voici un peu plus de dix ans un très remarquable ouvrage sur les peintures murales romanes des églises du centre de la France, Marcia Kupfer, spécialiste internationalement reconnue du décor monumental roman, propose aux médiévistes un non moins remarquable livre sur l'étude du décor peint de la crypte de Saint-Aignan-sur-Cher réalisé autour de 1200.

Le présent ouvrage contient deux parties et six chapitres d'une grande densité documentaire et analytique. À chaque page, l'A. fait une fois de plus la démonstration de sa grande érudition et de la finesse de son esprit d'analyse. La présentation matérielle du livre est agréable, même si on peut regretter la qualité moyenne des reproductions due notamment au ton crème des pages du livre.

Après s'être intéressée à la mise en œuvre des décors romans peints dans les églises paroissiales du centre de la France, M. Kupfer aborde cette fois la fonction à la fois historique, sociale et rituelle d'un ensemble de peintures de la crypte d'une église paroissiale, reflétant sans doute les préoccupations des populations locales face au péché, à la maladie et à la mort. Dans sa belle introduction, l'A. inscrit pleinement sa recherche dans la lignée des travaux de médiévistes spécialistes de la mémoire, comme Mary Carruthers, ou bien d'historiens du Moyen Âge ou de l'époque moderne qui se sont intéressés à l'histoire sociale et en particulier aux relations entre les différentes catégories de la société.

Faisant œuvre d'analyse micro-historique, M. Kupfer démontre notamment le rôle de premier plan tenu par le programme iconographique de la crypte de l'église de Saint-Aignan-sur-Cher dans la politique hospitalière menée par les différents établissements de soin établis dans la ville et ses environs.

Les trois chapitres de la première partie traitent avec beaucoup de précisions de l'histoire de Saint-Aignan-sur-Cher, de la topographie de la ville et surtout de l'importance locale des léproseries et autres maisons-Dieu. Dans ces pages, l'A. explique également la vocation ancienne de la ville à vouer un culte aux saints guérisseurs, ou ayant des vertus thérapeutiques particulières, tels que saint Sylvain.

Les chapitres quatre à six de la seconde partie sont plus précisément consacrés à l'étude des peintures et de leur iconographie. Avant d'aborder l'iconographie du décor peint à proprement parler, l'A. n'oublie pas de rappeler l'importance de la topographie de la crypte et de son architecture qui accorde une importance particulière aux possibilités de déplacements par des groupes de fidèles ainsi qu'à la vision des reliques conservées sur place et déposées dans l'autel majeur dédié à saint Jacques, grâce à une *fenestella* aménagée dans le mur terminant l'espace de la crypte à l'ouest. M. Kupfer met ainsi en évidence la double fonction funéraire et d'espace de pèlerinage de l'église et de sa crypte. Dans la lignée de nombreux auteurs aujourd'hui, M. Kupfer souligne ici le rôle capital de l'analyse iconographique du décor peint de la crypte de Saint-Aignan-sur-Cher en relation avec l'architecture du lieu et ses fonctions rituelles au sens large. Le chapitre cinq développe avec beaucoup de brio l'analyse iconographique du programme des peintures. Celui-ci s'articule essentiellement autour de la *Majestas Domini* de l'axe central encadré par les thèmes figurant dans les chapelles latérales : scènes de la vie de saint Gilles, le repas de Béthanie, mettant en évidence la figure de Marie-Madeleine, et la résurrection de Lazare. Sans entrer dans les détails impossibles à décrire dans le cadre de ce compte rendu, l'A. démontre parfaitement que le choix iconographique de ce programme peint a largement été conditionné par le culte de saints locaux ainsi que par l'importance du thème de la pénitence et de la confession pour la rémission des péchés et en vue de la résurrection. D'une certaine manière, les peintures de la crypte de Saint-Aignan-sur-Cher auraient constitué la dimension visuelle d'un processus expiatoire global où se complètent la purification de l'âme et les soins apportés aux corps malades. Dans le chapitre six, M. Kupfer aborde de façon passionnante la possible double interprétation historique et sociale de ce programme peint. Tout d'abord, pour l'A., celui-ci insiste sur la division des espaces à l'intérieur de la crypte, en rapport avec celle des différentes catégories sociales. En d'autres termes, les structures picturales du programme peint correspondraient aux divisions de classes (pour reprendre l'expression de l'A. p. 113) propres à l'organisation sociale de la ville et de ses paroisses. De façon plus discutable mais néanmoins très séduisante, M. Kupfer suggère encore que la division des espaces peints dans la crypte de l'église reflé-

teraient aussi une division de genres qui insisterait sur la hiérarchie des rôles masculins et féminins dans la société et dans l'économie du salut, en particulier en relation avec la fertilité féminine. Pour conclure, l'A. souligne la force d'un tel programme peint en relation avec les enjeux sociaux du lieu et nécessitant une « participation active » de ceux qui ont vu ces peintures et qui ont pu se les « approprier » à des fins thérapeutiques. À côté de cela, M. Kupfer n'oublie pas de rappeler que ces peintures soulignent aussi avec force le pouvoir exclusif du clergé dans l'administration des sacrements pouvant remédier aux maladies du corps et de l'âme. Or, au cœur du processus de guérison, on rencontre précisément l'interdépendance du corps et de l'esprit, au même titre que dans l'iconographie des peintures, permettant d'entrevoir, par le biais d'une « vision » l'économie du salut.

Au total, un ouvrage d'une grande richesse qui devrait rapidement s'imposer comme l'un des grands livres de l'histoire de l'art médiéval de ces dernières années.

Éric PALAZZO.

Françoise LAURENT, éd. trad. – *Guillaume de Berneville, La Vie de saint Gilles. Texte du XII^e siècle, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne de Florence*. Paris, Champion, 2003. LXIV – 308 pp. (Champion Classiques Moyen Âge, 6).

Françoise Laurent nous donne, après Gaston Paris et Alphonse Bos, une nouvelle édition de *La Vie de saint Gilles* de Guillaume de Berneville. Édition accompagnée page après page d'une traduction, précédée d'une ample introduction littéraire et linguistique et enrichie d'un dossier comprenant la *Vita sancti Aegidii* (texte et traduction) du X^e s. et d'un fragment de *La Vie de saint Gilles* - British Museum. Ms. harléien 912. L'ensemble est suivi d'un index des noms propres, d'un glossaire et d'une bibliographie.

Quoique l'édition de G. Paris et d'A. Bos, qui date de 1881, ait été reproduite en reprint et que, de ce fait, elle soit facilement accessible, il est bon que les chercheurs et les étudiants disposent, en un seul volume, de la *Vie de saint Gilles* en ancien français et du texte latin que Guillaume de Berneville, en l'occurrence, a adapté.

Si l'introduction que nous devons à F. Laurent reprend, dans ses grandes lignes, celle de G. Paris

et d'A. Bos, elle contient toutefois des considérations littéraires originales sur l'art de l'auteur et sur ses intentions. Ces considérations s'inscrivent dans le droit fil des idées que F. Laurent a exposées dans sa thèse : l'hagiographie anglo-normande d'expression vernaculaire vise à plaire et à édifier.

Cette double fonction se trouve particulièrement présente dans *La Vie de saint Gilles*.

Œuvre séduisante pour le public féodal par ses capacités de dramatisation, de réalisme – les auditeurs-lecteurs se retrouvent, p. ex., dans l'évocation des préparatifs et du déroulement d'une chasse – et, surtout, par le réemploi constant de certains thèmes de la littérature courtoise issus des grands ouvrages de la seconde moitié du XII^e s. : romans de Tristan, œuvre de Wace, de Benoît de Sainte-Maure, romans antiques. Sans compter les autres œuvres hagiographiques en langue vulgaire. Sur ce point, on peut regretter que F. Laurent qui accorde, avec juste raison, une grande importance au *Brut* de Wace ne rapproche pas *La Vie de saint Gilles* de *La Vie de saint Nicolas*, qu'elle ne mentionne pas dans sa bibliographie.

Œuvre édifiante aussi qui pose en exemple la personnalité du saint, sa modestie, ses efforts d'ascèse, son élection divine : « le mouvement d'une âme qui passa insensiblement du doute au réconfort, de l'attente à la plénitude et du désir d'aimer à l'amour de Dieu ».

L'exploitation d'une esthétique à des fins religieuses et morales implique une connivence entre l'auteur et son public. Pour qu'elle joue efficacement, il faut que la littérature courtoise soit bien développée et qu'en soit imprégnée la classe sociale à qui l'hagiographe s'adresse. De ce fait, pour des raisons qui relèvent de l'histoire littéraire, la date de composition retenue par F. Laurent, vers 1170, peut sembler bien précoce. Pour G. Paris et A. Bos, il s'agissait d'une hypothèse haute.

Dans son étude de la langue du manuscrit, F. Laurent reprend les grands traits des considérations de G. Paris et d'A. Bos. Et comme ils ne parlent pas de syntaxe, F. Laurent s'abstient d'aborder ce sujet. Dommage, car un aperçu des faits syntaxiques les plus importants permettrait de mieux dater le texte. Signalons, entre autres, un bel emploi de l'article partitif précédant un nom sujet :

« El duit aval crest del kerson. » (v. 939)